

L'interruption du monde

Du vide au silence la poésie. Sous la direction de Jacques Flamand, Les Éditions du Vermillon, 254 p.

Francis Catalano

Numéro 184, mai-juin 2002

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/17150ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Catalano, F. (2002). L'interruption du monde / *Du vide au silence la poésie*. Sous la direction de Jacques Flamand, Les Éditions du Vermillon, 254 p. *Spirale*, (184), 60–61.

L'INTERRUPTION DU MONDE

DU VIDE AU SILENCE LA POÉSIE

Sous la direction de Jacques Flamand, Les Éditions du Vermillon, 254 p.

SILENCE, vide, poésie, voilà bien, présentées sur un plateau mordoré, les trois têtes d'une même créature qui embrasse large, ratisse des territoires qui peuvent sembler difficiles à sonder, l'une et l'autre, prises séparément, évoquant soit des sujets à faire dresser les cheveux, soit des mots creux, évanes, s'emplantant d'une signification qui échappe, qui fuit. Silence, vide, poésie, composition à la Arcimboldo, ou ikébana qu'il convient d'arroser régulièrement, de garder sous la lumière pour en préserver les fleurs, pour que leurs fruits, vidés de leur pulpe, de leur chair, ne rétrécissent pas à vue d'œil comme une peau de chagrin. Mixture qui mérite, en un mot, une attention. Car l'exercice est de taille. Traiter du silence et du vide, qu'il faut cultiver, avec des mots, des concepts, n'est-ce pas déjà une contradiction ? Dans ce monde de l'ère technologique, où vitesse et productivité sont de mise, où le bruit est d'or et le silence de bronze, un ouvrage comme celui-ci peut apparaître, de prime abord, anachronique. Puisqu'il ne s'agit pas, dans ce collectif préparé par Jacques Flamand, devant des milliards de téléspectateurs couchés sur leur grabat, des milliards d'yeux écarquillés mais néanmoins rivés à leur écran démultiplicateur, de décrire une performance olympique, de chuchoter au monde entier — moins le tiers exclu — les doubles axels qui s'exécutent en direct, de relever çà et là les scandales, de suivre une rondelle de sept virgule soixante-deux centimètres de diamètre sur une patinoire trop ou pas assez large. Il s'agirait plutôt ici de balancer le téléviseur par la fenêtre.

L'ajustement au silence

Le défi de lever cette chape d'or qui pèse sur le silence et sur le vide, la poésie en dessous, cherchant un peu d'air, nous au-dessus, voulant y voir plus clair, les vingt-six poètes, essayistes et artistes composant ce collectif s'y sont employés avec force intérêt. *Du vide au silence la poésie* est divisé en deux parties presque égales : « Réflexions » et « Création ». Des neuf collaborateurs — tous des poètes — qui se penchent sur l'argument (les Français Jacques Ancet, Michel Camus, Maurice Couquiaud, Jean-Paul Gavard-Perret, les Belges Éric Brogniet et Paul Van Melle, le Tunisien Héri Bouraoui et les Canadiens et Québécois Jacques Flamand et Louis-Frédéric Pagé), cinq se retrouvent dans la seconde partie, permettant ainsi de voir, dans un passage jamais à vide, comment la théorie peut se déverser dans la pratique.

Dans un texte fabuleux intitulé « L'interception », l'un des nombreux moments forts de ce collectif, Jacques Ancet casse la glace, brise le silence. Déplorant la quantité toujours croissante de romans encombrant les étagères des librairies, l'auteur constate que s'il existe des sociétés sans cinéma, sans roman, sans théâtre ou sans philosophie, en revanche, on n'en connaît aucune sans poésie : « À quoi bon trafiquer de ce qui, peut-être, ne doit se vendre, surtout quand cela ne se vend pas », disait déjà Mallarmé. Le ton est donné. La poésie vue comme une résistante qui « résiste depuis les catacombes où elle continue à célébrer ses rites ». Résistance, avant tout, à un monde du plein (d'objets, de discours, de mouvements), au nom de quoi elle est ironiquement ou agressivement rejetée. Depuis cette résistance même, elle ne peut être coiffée d'aucune catégorie. Décrite par les uns, laissée à elle-même par les autres, la poésie, selon Ancet, est un espace vide, un lieu de silence : elle n'est pas un genre mais l'entre des genres. « L'écriture poétique est d'abord une interruption du monde — une panne de son dans la cacophonie ambiante, un blanc de l'image, bref une coupure dans le flux ininterrompu de perceptions et d'informations qui forme pour nous la réalité. » Validant les intuitions de certains poètes consacrés qui ont eux-mêmes réfléchi sur leur art (tels Novalis, Baudelaire, Hofmannsthal, ou encore, ceux-là hispanophones, José Angel Valente ou Antonio Gamoneda, qu'il a par ailleurs traduit), Ancet propose une référentialité interne au poème. Le langage poétique « n'est qu'apparemment auto-référentiel et auto-suffisant, puisqu'il est porté par une force qui tire son énergie et à laquelle il renvoie, dans un mouvement non plus référentiel (par rapport à un monde qui serait supposé exister hors de lui), ni auto-référentiel (par rapport à lui-même), mais intra-référentiel ». Cette idée d'« énergie », de force désirante, qui est peut-être un rappel de la fameuse et mal comprise « disparition élocutoire » mallarméenne, ne laisse pas le lecteur curieux en reste, surtout lorsqu'on l'abouche à cette autre, voulant qu'il n'y ait dans le travail de la langue poétique nul effort volontariste, mais plutôt « une attente patiente, obstinée ». Ainsi, cette façon de concevoir ressortit à la pensée de Meng-tzu : « Comme le travail du paysan n'est ni ne rien faire (laisser le champ en friche), ni trop en faire (tirer sur les pousses), mais simplement biner au pied de la plante [...] aider ce qui vient néanmoins tout seul. » Très belle expression donc que ce « passage de vie » dont parle l'auteur.

La contribution de Michel Camus semble reprendre la méditation là où « Interruption » de Jacques Ancet l'avait laissée. Si, pour ce dernier, toute véritable écriture est immanence, ici elle est plutôt transcendance, du moins, depuis l'angle de la transpoésie dont Camus se fait le porte-parole (avec son recueil *l'Arbre de vie du vide*), elle tend vers une interaction des deux : « Le paradoxe de la poésie est de faire allusion à la transcendance immanente du silence ou à l'indicible plénitude du vide qui échappe au langage. » Faisant écho à la « troisième dimension » de Roberto Juarroz aussi appelée dimension T, celle du tiers inclus dans les « contradictoires mutuellement exclusifs », qui trouve une résonance dans le Tao, le texte de Camus nous entraîne dans un déferlement d'images, de concepts, citations à l'appui, faisant voyager dans un monde parallèle fécond où « percevoir ce non-lieu poétique infiniment vide ou transcendantement silencieux en nous, c'est percevoir l'Imperceptible ». L'Imperceptible, cette pierre angulaire invisible, indivisible du silence et du vide qui mettent l'épaule à la roue de toute écriture poétique, devient alors une notion clé, qu'il faut encore tourner et retourner pour sentir quelque lueur d'ouverture. Ce détour par Edmond Jabès, si ce n'est un raccourci : « Je dis Je et je ne suis pas Je — "Je" est l'univers » nous fait pénétrer dans la dimension de cet autre texte du collectif, « S'ajuster au silence », de Maurice Couquiaud.

Les presque-riens

Présentées sous forme de journal, les réflexions de Couquiaud ont ceci d'attrayant qu'elles rendent compte du silence et du vide d'un point de vue physique. Qu'il s'agisse du vide quantique des astrophysiciens (M. Cassé, H. Reeves), « cet état minimum d'être, l'état d'énergie minimum du système de champs qui constitue le monde... un océan de particules virtuelles », ou du silence, dont nous nous apercevons qu'il ne pourrait bien être, à la fin, qu'un vœu pieux (les musiciens modernes, à titre d'exemple, luttent sans cesse contre les bruits parasites pour enregistrer leur œuvre), Couquiaud, dans un texte relevé, en arrive à ce constat : comme le vide, le silence est lui aussi une illusion, une apparence. Silence et vide n'existeraient donc pas : une Fata Morgana. Mais il faut se garder de retomber trop vite sur Terre. L'essence même du texte, d'une grande lucidité, nous l'interdirait. L'auteur établit un étonnant parallélisme évolutif entre la création de l'univers et la création artistique :

« Comme le vide quantique, l'esprit semble être assailli, traversé par une multitude de presque-riens, particules intellectuelles, indéfinissables, virtuelles mais énergétiques... capables de susciter parfois, dans le charme particulier de leurs rencontres aléatoires, les possibilités nouvelles de l'esthétique qu'elles engendrent dans un partage interactif. » Ces presque-riens, créateurs (empruntés à V. Jan-kélévitch) que certains appellent aussi *écume d'espace-temps*, se rapportent autant à l'artiste qu'à l'univers. L'artiste crée à partir de ces presque-riens qui sont aussi constitutifs du cosmos. À lui s'offre « cette possibilité de cueillir au vol cette part essentielle de l'énergie diffusée dans la conscience sous forme d'émotions ». Ces fluides dans lesquels nage l'auteur et qui ne sont pas sans rappeler ce que suggère le « passage de vie » annoncé plus haut par Ancet, donnent lieu à de très belles trouvailles, comme celle-ci : « Le silence est un océan de mots virtuels », ou encore cette autre : « Le silence n'apporte son réconfort qu'aux êtres saoulés de résonances. »

Devant cette contribution d'une grande générosité, on ne peut rester indifférent à cette idée selon laquelle nous avons besoin les uns des autres pour écrire ensemble le poème du monde, celui « où les hommes [...] progressent lentement sur les voies communes et fraternelles de la complexité ». Peut-être est-ce là une façon positive d'interpréter l'appel lointain de Lautréamont : « La poésie doit être faite par tous, non par un. » Face à une telle affirmation, Paul Van Melle, l'ainé de ce collectif, ne se fait pas prier pour trouver matière à protester. Si pour lui l'inspiration est « un gouffre en attente du maelström », trop nombreux encore sont ceux qui brandissent le slogan ducassien. Dans un texte dont le propos filtre un certain ras-le-bol de la surabondance des publications actuelles en poésie, Van Melle a le mérite de faire profiter le lecteur d'une expérience qu'il semble avoir solidement acquise sur le terrain. À noter par ailleurs la contribution de Jean-Paul Gavard-Perret, qui se présente comme un réquisitoire contre la poé-

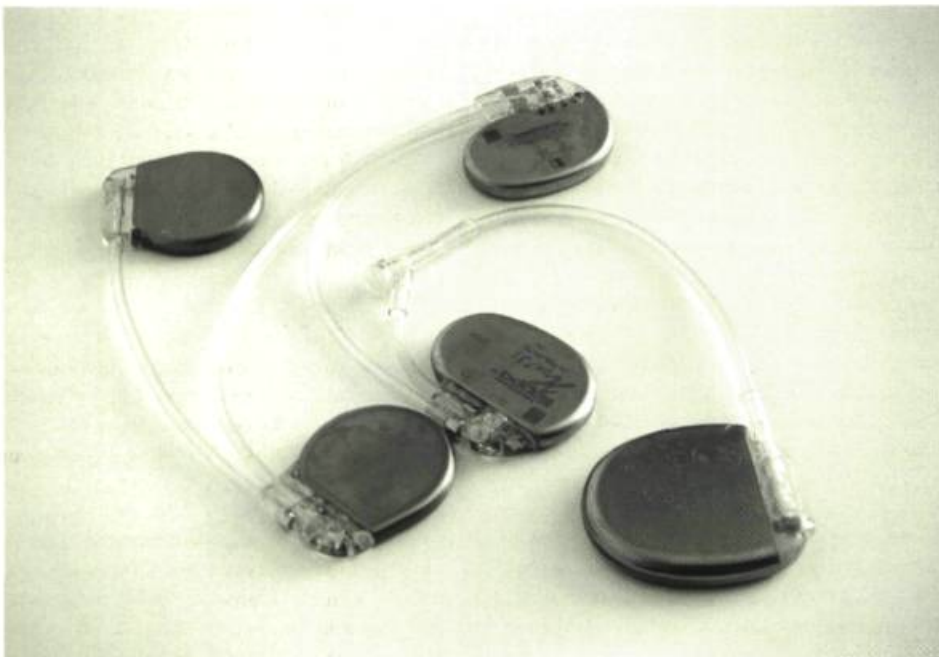
sie lyrique, à laquelle il oppose, s'appuyant surtout sur l'œuvre de Beckett, « une poésie de rupture qui n'enjolive pas, qui ne cache plus rien mais ose affronter le vide, le silence » et où le poète doit parvenir « à pousser son texte jusqu'au blanc ». Remarquons aussi le texte de Louis-Frédéric Pagé, instigateur du groupe montréalais « Nuits urbaines ». Ici, « L'œil du poème » ouvre sur cette très belle phrase : « Si le mot que tu vas prononcer n'est pas plus beau que le silence, ne le dis pas », avant de plonger dans un texte rafraîchissant où réflexion et création cheminent ensemble.

Écrire jusqu'au blanc

À la lumière des textes de ces essais, dont la qualité et la densité compensent largement la brièveté, la partie « création » prend une toute nouvelle coloration. Tout se passe comme si l'éclairage de la première partie se voyait réfléchi sur la seconde, comme si le poème, soudainement en action, se retrouvait sous les feux de la rampe, libre de jouer, d'aller ou non au bout de la ligne, de « pousser jusqu'au blanc », de « s'ensilencer ». Ou comme si, dans un même laboratoire, on changeait de salle, passant de l'expérimentation numéro un à l'expérimentation numéro deux. « Création », donc. À noter, à ce stade, une plus grande présence de la « délégation » canadienne qui, pour certains, aura peut-être manqué dans la première partie du collectif. Ici, un poème d'une grande pureté, minimaliste, de Cécile Cloutier, et un autre de Robbert Fortin, qui semblent faire écho aux théories du vide quantique énoncées par Maurice Couquiaud. Là, un monologue à deux voix mettant en scène le vide et le silence, d'une rare densité, de l'artiste Andrée Christensen, ou ce poème en prose de Christine Palmiéri, « Le chantier des croix », qui nous invite à parcourir ces étranges chemins aléatoires où s'enfonce un homme avec son chien qu'illustrent deux belles photographies en rabats. Et ces trois magnifiques poèmes de Couquiaud, maître de son art, qui côtoient celui de Hélène Dorion, poème tourné vers l'essentiel, vers ce feu qui brûle de l'intérieur. Les dix poèmes composant « La mémoire et le vent », de Jacques Ancet, qui font penser à des gravures japonaises, ou ceux de Michel Camus, poèmes de tête s'il en est, poèmes de connaissance qui interagissent avec ceux d'Andrée Lacelle, plus corporels. Sans compter le surprenant « Pas tout entier silence » de Henri Meschonnic, qui s'amuse infiniment avec la langue.

Les onze œuvres visuelles accompagnant les textes, en suspension entre un vide et l'autre, entre deux silences, sont autant de pauses qui viennent interrompre momentanément la lecture, avant de la relancer. Impossible de ne pas saluer énergiquement cette entreprise des éditions du Vermillon. Le silence est peut-être d'or mais c'est enfin la poésie, en quelque sorte, qui monte sur le podium, sous le regard d'un milliard d'étoiles.

FRANCIS CATALANO



Chronomètres de Josée Dubeau, 2002

DR